

Le long, le bref et le truchement numérique

René Audet, CRILCQ / Université Laval

Le bien et le mal, le froid et le chaud, le ciel et l'enfer — les oppositions simples et manichéennes sont les approches les plus efficaces et les plus pédagogiques (ou démagogiques) pour décrire les réalités fort diverses de notre univers. Ainsi en est-il, nous l'oublions parfois, de notre rapport avec le discours.

Nous respectons dans le cadre du présent colloque l'idée de brièveté — 7000 mots, un monologue d'une quarantaine de minutes — par opposition à une forme longue, la conférence magistrale ou le cours (trois heures, sur quinze semaines). Ce n'est évidemment pas une spécificité de la présentation orale, de la posture professorale. Tout le discours savant respecte cette opposition simplifiée du long et du bref — dans nos pratiques, nous plaçons constamment la monographie en regard de l'article scientifique, deux modalités distinctes, avec leurs vertus et leur potentiel, mais qui dans nos esprits ne peuvent être interverties. Ce schéma apparaît tout aussi prégnant (et convenu) en littérature : le roman, œuvre totale, contre la nouvelle, contre le poème ; l'essai d'un seul tenant, bien dense et déplié dans toutes ses articulations, contre le petit essai publié comme article, comme chronique. Notre approche du discours, notre compréhension des possibilités sémantiques des textes, tant littéraires que scientifiques, est profondément modelée par cette opposition formelle — ce long et ce bref étant des balises de nos attentes en ce qui a trait à la densité, au détail, à la continuité, à l'argumentation et au type d'accompagnement du lecteur que l'on associe spontanément à chacune de ces formes.

Qu'en est-il dans le contexte non plus matériel que l'on connaissait jusqu'à maintenant mais dans l'écosystème numérique que l'on explore et apprivoise ? Le long et le bref constituent-ils toujours les pôles d'un spectre chargé de sens ? Le numérique secoue quelque peu ces repères, sans pour autant les nier ou les déclarer caducs. Il les place en situation problématique, les questionnant et nous obligeant à réajuster notre regard. Un signal, un indice tout simple de ce bousculement m'est apparu dans un article publié sur le site du Nieman Journalism Lab, à Harvard, article que j'estimerai sérieux à 80%. L'auteur, Joshua Benton, s'interroge à propos de la façon de citer les livres numériques, les ebooks. Il pose une question concrète : « should ebook titles be in quotes or italics¹ ? » 20% de futilité ou d'amusement dans cette question et dans la réponse qu'il propose, mais aussi une large place pour les enjeux méthodologiques et, surtout, une mise en scène de l'indécision liée au format flexible (ou indéterminé) qu'impose le numérique. Si les italiques sont traditionnellement réservés pour des œuvres, longues et entières, et les guillemets pour des parties d'œuvres, brèves et incomplètes, que faire de textes qui ne répondent pas à ces repères ? Cette inquiétude un peu maniaque peut paraître futile ; en soi, elle l'est effectivement, mais le symptôme qu'elle constitue m'importe davantage.

Mon intérêt aujourd'hui se porte sur le rôle joué par le numérique dans notre rapport avec le discours. Je suis porté à penser que le numérique opère un déplacement, un peu comme le western spaghetti, présent en sous-texte dans mon titre, a conduit à un remodelage du genre western canonique. Dans *Le bon, la brute et le truand*, Sergio

¹ Joshua Benton, « A very important matter : should ebook titles be in quotes or italics ? », *Nieman Journalism Lab*, 15 mars 2011, <http://www.niemanlab.org/2011/03/a-very-important-matter-should-ebook-titles-be-in-quotes-or-italics/>

Leone brise le manichéisme habituel entre le héros et le bandit, insérant un troisième protagoniste, d'une part, et complexifiant la personnalité des trois cowboys, d'autre part : ils sont des anti-héros ni totalement méchants, jamais vraiment bons. La glorification des valeurs traditionnelles fait place à un humour grinçant et à une déroute de l'*American Dream*. Ces déplacements thématiques et diégétiques font du western spaghetti une forme décalée et réinventée — à la façon des paysages désertiques de l'ouest américain recréés en Andalousie pour le tournage du film. Cette idée de déplacement est conséquente de mon objet. Elle renvoie non pas à l'obsession actuelle pour le temps (autour des notions de rapidité, d'instantanéité et de mémoire, autour des lignes du temps et du caractère antéchronologique des publications en ligne), mais renvoie plutôt à une préoccupation pour l'espace, pour l'insertion spatiale du texte, une préoccupation pour le formatage du discours comme jauge d'une transformation en cours, vers cette culture numérique qui nous intéresse depuis hier. Cette réflexion est intimement liée à ma perspective de recherche, qui n'est pas celle de l'historien du livre, du juriste ou de l'observateur des pratiques de lecture en contexte de socialité du livre. Assumant mon regard de poéticien, je vous propose d'aborder les conceptions en cours tant en contexte littéraire que scientifique (du moins le contexte scientifique qui est celui de nos sciences molles), avec pour objectif d'examiner la gestion courante de cette cohabitation du court et du long. C'est à partir de cet examen que l'on pourra questionner l'influence potentielle ou actuelle du numérique sur le modelage du discours. Mon hypothèse est que le déplacement ressenti intuitivement est contraint par la force du modèle du livre dans la façon de représenter des idées, de représenter le monde, mais que cette contrainte tendrait progressivement à s'estomper. En raison de

l'effacement, en contexte numérique, du cadre interprétatif associé à la matérialité même des textes, le modèle du livre ferait place à un rapport avec la représentation qui est plutôt fondé sur la performativité du discours.

Le long et le bref, rappelons-le, dessinent la carte des territoires formels des textes publiés sur support papier. La littérature narrative, secteur dominant des arts littéraires, met farouchement en opposition le genre bref et le roman, seul ce dernier ayant véritablement droit de cité. Dans un article important sur le genre de la nouvelle², Mary Louise Pratt a su décrire les attentes et les perceptions respectives des deux genres. Elle y montre à quel point la nouvelle est liée à la technique (« a skill-based craft »), par contraste avec le roman, forme indiscutablement artistique (« a creativity-based art »). Inscrite dans un monde centré sur la consommation, la nouvelle serait perçue comme un outrage à l'endroit des valeurs fondamentales de l'art pour l'art, le nouvellier pouvant même, horreur, vivre de sa pratique. Ce rapport tendu entre long et bref est présent mais autrement dessiné dans le discours savant. Il y a les articles et chapitres d'ouvrages collectifs, d'actes de colloque, qui sont des incursions rapides dans un sujet ou l'examen d'un cas restreint, d'une problématique pointue. Il y a par opposition l'étude développée qui se publie sous forme de livre, où toute une question importante est dépliée, scrutée, discutée attentivement. Deux modalités bien distinctes, mais qui ne sont pas dénuées de perceptions subjectives — ainsi l'article est-il souvent trop rapide dans le traitement de son sujet, par contraste avec l'étude qui prendra le temps (ou l'espace) de se déployer. Au jeune professeur actif en lettres ou en sciences humaines, qui publie des articles et des dossiers dans des revues, on ne se gênera point pour lui rappeler : « à quand la

² Mary Louise Pratt, « The short story : the long and the short of it », *Poetics*, 10 (1981), 175-194.

monographie ? » ; et aux collègues établis : « à quand le prochain livre ? » — ce sont là des déclinaisons de ce poignard asséné fréquemment aux nouvelliers, qui ont beau publié de nombreux recueils sans réussir à l'éviter : « à quand le roman ? » Ces manifestations d'une attente du grand Œuvre suggèrent bien le caractère insuffisant du bref en littérature et en sciences humaines.

Il serait malhonnête de laisser porter ces seules perceptions répandues sans offrir quelque éclairage sur les raisons expliquant la coprésence de ces deux formes, des deux espèces sous lesquelles se transmet le discours littéraire et savant. Les historiens du livre ici présents nous ont bien montré que le codex n'est pas la seule forme qu'aient empruntés les textes depuis que l'on transcrit notre savoir et notre imaginaire ; néanmoins, c'est la pratique dominante depuis quelques siècles et elle demeure centrale. On observe toutefois des usages et des conditions de production qui se construisent en marge de la forme du codex. La montée de la presse au 19^e siècle, pour ne prendre que cet exemple du côté de la littérature, a suscité des contextes favorables à une diffusion rapide et large de textes littéraires. En contrepartie, les règles étaient strictes : un Nathaniel Hawthorne ne disposait que d'une colonne et quart pour sa *short story*, brièveté qui était d'abord matériellement déterminée. Ce qui était une contrainte basement concrète s'est transmuée avec le temps en une poétique, qui impose au nouvellier de donner à lire une histoire brièvement racontée, qu'importe au bout du compte le nombre de mots utilisés. Le contexte savant viendra rapidement à imposer un modèle bref, avec l'établissement croissant de communautés de chercheurs qui souhaitaient pouvoir transmettre entre eux leurs intuitions, interprétations ou découvertes (*Journal des savans* + *Philosophical Transactions of the Royal Society*). La

circulation du savoir appelait une forme de discours plus condensée, centrée sur un objet restreint, au profit de son insertion dans un médium à distribution large. On le voit : des conditions données imposent le sacrifice du format livre pour que le discours puisse s'inscrire dans une modalité éditoriale aux usages et fonctions distincts. En parlant de la *short story* américaine, Bruno Monfort³ a bien montré que la brièveté n'est bien souvent qu'une résultante, laquelle permet la publication en régime polytextuel — tous ces textes brefs doivent en effet cohabiter avec d'autres textes pour accéder à une existence éditoriale, pour satisfaire les balises conventionnées du livre : quelques dizaines de pages minimalement, idéalement une ou deux centaines, de quoi former un ensemble qui ait une valeur aux yeux des lecteurs.

On le voit déjà : la brièveté n'est pas recevable en elle-même. Les textes doivent se concaténer et produire une masse suffisante pour être diffusée. Il y a là des enjeux de rentabilité qui grenouillent sous ces impératifs et ces perceptions. La pratique du recueil est directement issue de cette contrainte, devenant le sauf-conduit pour des textes trop brefs pour exister par eux-mêmes, pour former par eux-mêmes des livres. La pratique de la revue, elle, fonctionne sous le même régime de publication polytextuel, avec une certaine interrogation sur l'antécédent et la résultante (les articles sont-ils brefs parce qu'insérés dans une revue ou les revues permettent-elles de rassembler des articles qui ne pourraient être publiés seuls en raison de leur ampleur limitée ?) ; la réponse m'importe peu dans les circonstances. C'est bien davantage la réciprocité du moyen de publication et des textes qui le mobilisent qui m'intéresse ici, en raison de la valeur

³ Bruno Monfort, « La nouvelle et son mode de publication. Le cas américain », *Poétique*, 90 (1992), 153-171.

symbolique qui leur est associée. On voit bien, d'une part, à quel point ces formes du long et du bref ne sont pas dénuées d'une perception lourdement axiologisée ; on constate, d'autre part, que les usages ont fait en sorte de compenser pour l'inadéquation de certaines pratiques discursives, les pratiques brèves, avec le modèle du livre. Ce n'est pourtant pas une situation exclusive au discours écrit — on ne citera que l'exemple connu de l'album en musique, depuis le principe général du disque comme assemblage de pièces, jusqu'aux usages singuliers des morceaux choisis pour les débuts et fins des deux faces des microsillons, usages qui se perdent tranquillement avec le CD et la musique en ligne. Ce mode de compensation créé pour la musique — puisque la non-rentabilité des seuls *singles* a été vite démontrée — est tout à fait symétrique avec ceux du discours savant et du discours littéraire narratif. Mais la symétrie est-elle la même en contexte numérique, si l'on convoque le phénomène iTunes comme témoin à charge ? Pour résumer outrancieusement, la musique a permis de revaloriser le bref depuis son élection comme unité musicale de base. Les albums n'ont pas disparu totalement mais leur charge symbolique a diminué. Néanmoins, les formats sont restés relativement stables dans une industrie lourdement influencée par les attentes et pré-requis des diffuseurs.

La bascule numérique de la littérature et du discours savant me paraît introduire plus subrepticement un brouillage des modalités du bref et du long. J'en vois d'emblée deux manifestations différentes bien que concomitantes. D'abord, les premières expérimentations de littérature en ligne ont rapidement mobilisé les liens hypertextuels, conduisant ainsi à une mise en réseau du texte, oui, mais surtout à l'éclatement du long. Les hyperfictions, depuis Michael Joyce jusqu'aux réinventions sous toutes formes des

jardins aux sentiers qui bifurquent et des histoires dont nous sommes apparemment les héros, empruntent la voie de la diffraction du texte à travers un système réticulaire. La saisie de l'ampleur des œuvres devient périlleuse, causant une désorientation et provoquant l'ire des lecteurs habitués de situer leur progression à l'intérieur d'un ouvrage. Cet éclatement du long se manifeste dans les documentaires ou autres ouvrages de référence sous la forme d'une wikification : les encyclopédies approfondissent leur système horizontal et réticulaire, leur élaboration travaillant davantage que le papier à la séparation du savoir en micro-unités, ce dont témoignent à l'évidence les millions d'entrées de Wikipedia (je laisse volontairement de côté la dimension collaborative du wiki, qui constitue un autre enjeu). Enfin, ce désaveu du long s'observe plus récemment dans un marché qui tente de se réinventer : les *majors* proposent aux lecteurs d'acheter des romans par chapitres ou encore de se procurer à la pièce certains textes d'ouvrages collectifs, démembrant ainsi l'unité qu'ils constituent.

À cet éclatement s'associe inévitablement son contraire, soit une certaine forme de valorisation du bref. De façon générale, le contexte numérique a favorisé la diffusion de pièces de fiction relativement courtes : que ce soit dans un créneau resté jusque là relativement souterrain comme les fan fictions, que la technologie ait favorisé un tel format comme le font les blogs, on observe un nouvel essor de la nouvelle — mais ici sans son appellation, sans cette étiquette qui lui fait tort dans le monde conventionnel du livre papier. Des fictions courtes, des proses poétiques et autres avatars du bref meublent le continent littéraire numérique, et plus particulièrement dans ses zones non institutionnalisées. Du côté des libraires et des distributeurs plus importants, on note un attrait complémentaire. Amazon a lancé il y a tout juste un an une nouvelle classe de

livres numériques, nommés Singles, qui profitent du créneau intermédiaire entre le long et le bref. Comptant entre 5 000 et 30 000 mots, les Singles offriraient un format approprié à leur contenu, comme en témoigne le slogan lors de leur lancement : « compelling ideas expressed at their natural length ». La section compte plusieurs fictions brèves, mais reste principalement composée de *nonfiction*. Apple n'est pas restée longtemps en arrière, saisissant bien l'intérêt du créneau : la société a ajouté une catégorie Quick Reads au iBookstore il y a quelques jours. On y trouve des nouvelles, des novellas, des articles longs, mais aussi des recueils (composés de recettes ou d'articles techniques sur un sujet donné). La formule possède de clairs avantages du point de vue économique. Au sens strict, les grands libraires peuvent ainsi susciter des transactions plus nombreuses, comme le montant est très peu élevé ; pour le consommateur, il s'agit d'achats peu risqués, considérant le coût de la transaction. La fragmentation en petites unités réintroduit également le principe de la série ou de l'abonnement, avec l'effet notoire de fidélisation de la clientèle. Au sens large, il s'agit d'une question générale de marché, comme le résume Hubert Guillaud : « Le web favorise la démultiplication des textes courts, car il donne un véhicule et une place de marché (même si les échanges y sont gratuits) pour les échanger, alors qu'ils n'avaient jamais vraiment eu d'espace pour cela⁴. » Le bref devient de la sorte économiquement intéressant, alors que le monde du papier n'avait qu'indirectement réussi à l'intégrer à son écosystème éditorial.

⁴ Hubert Guillaud, « Qu'est-ce qu'un livre à l'heure du numérique ? », Marin Dacos (dir.), *Read/Write Book*, 2010, <http://cleo.revues.org/147>

Le déplacement produit par le numérique, sous sa deuxième manifestation de la valorisation du bref, s'observe de façon encore plus importante dans le monde scientifique. Suivant le mouvement observable dans les sciences dures depuis quelques décennies, les sciences humaines tendent à établir les articles savants comme nouvel étalon de la diffusion du savoir, de façon conjointe avec l'accélération du rythme de publication dans ces disciplines. Le renforcement de la validité associée aux revues scientifiques (par une insistance constante sur leur processus d'évaluation par les pairs), de même que la déroute économique des éditeurs de monographies scientifiques, ont conduit à une présence prédominante des articles dans le bassin de références des chercheurs en sciences humaines. On peut joindre à ce portrait de situation des facteurs pragmatiques qu'il ne faut pas négliger, notamment l'accessibilité beaucoup plus grande aux articles de revues — les ressources de la MLA Bibliography, de Francis, voire de Google Scholar renvoient à la préhistoire des références canoniques comme la Bibliographie d'histoire littéraire française d'Otto Klapp, pour rester dans mon domaine, monstruosité bibliographique publiée annuellement sous forme d'ouvrage papier qui a pour visée de faire l'inventaire des publications savantes, ouvrages et revues, dans le champ de la littérature française. Alors que les revues tendaient à accumuler la poussière pour cause d'ignorance de leur contenu une fois passé le moment de leur actualité, les banques de données leur redonnent une vie plus longue, voire une vie éternelle. La documentation scientifique sous forme d'articles connaît en quelque sorte un destin similaire à celui de la musique, par le biais d'une thésaurisation (ou d'une banque de données-ification !?) qui place tout le matériel disponible sur un même pied d'égalité. Ce phénomène iTunes reporté sur la documentation scientifique a

deux conséquences immédiates : d'abord, l'observation d'un phénomène équivalent de la *long tail* (la longue traîne), qui permet de ressusciter des articles anciens en raison de requêtes par mots-clés indifférentes au facteur temporel ; ensuite, la mort lente mais perceptible de l'identité « revue », puisque ces outils de recherche ont établi l'article comme unité discursive de base et font éclater la cohérence des numéros, des dossiers et des revues qui les accueillent. Le bref se trouve conséquemment valorisé, et considérant le déplacement des efforts des chercheurs vers les articles et l'intégration progressive des banques de données dans les catalogues de bibliothèques, cette valorisation tend à se faire au détriment de la forme livresque.

La bascule numérique rappelle incessamment la fragilité du livre, alors que sa matérialité est revisitée et réorganisée. Il existe des océans de discussions sur le sujet — mais peut-être faudrait-il davantage choisir l'image des déserts, plusieurs échanges se révélant stériles ou certains penseurs prêchant à des publics réfractaires. L'intérêt néanmoins de ces discours sur le livre reste grand et important, puisqu'ils rappellent la singularité de ce livre, forme longue conjugée avec une modalité éditoriale spécifique. Les caractéristiques et les fonctions du livre sont réitérées dans l'actuelle aube numérique ; j'en rappellerai ici quelques-unes. Un premier trait convoqué est celui de l'ampleur du livre. François Bon souligne le manque causé par sa matérialité absente :

le livre numérique n'a pas d'épaisseur et cela nous gêne [...] Ce qui nous manque n'est pas visuel : quand nous faisons face à une page d'un livre, nous ne voyons qu'elle. C'est la surface intérieure du pouce qui sait l'épaisseur. Nous avons bien du mal à séparer l'idée même de densité d'un texte de ce concept d'épaisseur : un "grand" roman est un livre très long, l'industrie culturelle sait en jouer pour ses thrillers et ses pavés de plage⁵.

⁵ François Bon, *Après le livre*, 7e mise à jour, publie.net, 2011, <http://www.publie.net/fr/ebook/9782814504103/après-le-livre>, p. 27 et 35.

Les diffuseurs l'ont compris et tentent d'atténuer cette difficulté par différents dispositifs figurant la progression de la lecture, sortes de barres apparentées aux ascenseurs de nos fenêtres virtuelles ; des libraires numériques jouent plutôt de l'iconisation, comme Rue des libraires, équivalent québécois de Place des libraires, qui se sert des métadonnées (le nombre de pages) pour produire une image du livre ayant une épaisseur proportionnée à sa taille physique. Dans cette gestion numérique de l'ampleur non représentée des livres, on pourrait également convoquer la transformation des usages et les nouveaux repères des lecteurs. La donnée manquante de l'ampleur est parfois contextuellement recomposée : ainsi la longueur des articles de revues que l'on récupère en pdf sur des services comme Ebsco ou Elsevier n'est pas problématique, puisqu'elle est attendue — on se moque de la longueur effective des textes, puisqu'on postule qu'elle se situera quelque part entre 7 et 20 pages, par expérience.

Cette présence physique du livre, outre son ampleur, projette également son caractère fini — c'est un autre enseignement conséquent de la montée du livre numérique. De l'intérieur, le livre est défini par son organisation, par sa structure en pages, chapitres et sections ; mais, nous rappelle Roger Chartier, « cette lecture fragmentée dans le codex a une caractéristique différente, celle de maintenir la perception obligée de la totalité de l'œuvre, une perception qui est imposée par la matérialité même de l'objet aux lecteurs qui n'en voudraient lire que quelques pages ou passages⁶. » Ce rappel est capital, en ce qu'il réaffirme l'association entre une totalité matérielle et une totalité sémantique, et c'est sans compter le rapport entre l'objet

⁶ Roger Chartier, « Les métamorphoses du livre à l'âge de la textualité électronique », Séminaire « Métamorphoses du livre et de la lecture à l'heure du numérique », 2010, <http://eduscol.education.fr/pid25134/seminaire-metamorphoses-du-livre-et-de-la-lecture.html>

concret et certaines attentes (génériques, discursives). (Chartier, Qu'est-ce qu'un livre ?)

Cette capacité de cadrage sémantique que permet la forme du livre est évoquée de diverses façons, sorte de concession des chantres du numérique à un état antérieur dont on respecte la force pragmatique. Ainsi en est-il de Kevin Kelly, fondateur et directeur du magazine *Wired*, qui voit dans le livre une balise d'attention, un contenant figé d'idées :

there is a power in the long form. A self-contained story, unified narrative and closed argument has a strange attraction for us. There is a natural resonance that draws a network around it. [...] A book is an attention unit. A fact is interesting, an idea is important, but only a story, a good argument, a well-crafted narrative is amazing, never to be forgotten⁷.

La clôture associée au livre, d'abord physique, est également perçue au plan sémantique, que cette clôture soit narrative ou argumentative, du fait même du refermement du livre sur lui-même.

Il y a par ailleurs, on le pressent déjà chez Kelly, une dimension machinique associée au livre, une mécanique diablement efficace dans cet accompagnement de la lecture ; ainsi, en introduction à un recueil d'essais, Mark Kingwell signale : « This book, like all books, is a kind of machine. A machine of illusion, creating of necessity the expectation of linear investigation⁸. » Partageant cette vision de la performativité du livre, Frédéric Kaplan préfère parler d'un mode de représentation régulé, le livre se concevant comme modalité de contrôle du sens — le sens qui est mis en scène, le sens que l'on construit à partir du texte. Pour Kaplan, deux modalités s'imposent :

l'encyclopédie et le livre. L'encyclopédie favoriserait une saisie totalisatrice, voire

⁷ Kevin Kelly, « What books will become », 2011, http://www.kk.org/thetechnium/archives/2011/04/what_books_will.php

⁸ Mark Kingwell, *Concrete Reveries*, Viking Canada, Penguin. 2008. p. 20 (cité par Karl Dubost)

rhizomatique dans son incarnation numérique, alors que le livre, par son organisation interne, se serait révélé comme le support idéal pour des narrations complexes et des démonstrations longues et structurées — le support d'un discours architecturé.

L'opposition est manichéenne, mais pédagogique. Elle montre comment se répondent « The desire to represent a specific point of view on the world against the desire to encompass the world within a network of representations. The comfort of a closed and warm habitat versus the fascination for never ending open spaces⁹. » Avec le livre est contrôlé l'étourdissement possible au contact de l'infini du savoir, notamment par la clôture matérielle de l'objet. À cette dimension il faut lier la valeur du livre, à savoir sa rareté, qui s'oppose ainsi à l'encyclopédisme et à internet, qui l'incarne bien. Jeff Jarvis, chercheur et commentateur du monde du journalisme, en montre bien les tenants et aboutissants :

When people say they like newspapers and books they aren't just talking about the physical form of them [...]. They are talking about the finiteness of them. Articles and books have beginnings and ends; they have boundaries and limits [...]; they are a product of scarcity. Abundance is unsettling. That is precisely why the internet is disruptive not only to business and government but to culture and cognition. Threatening the dominion of the article is to threaten our very worldview¹⁰.

On le sent bien : le livre est un royaume, avec ses règles, ses frontières et ses acteurs, avec son emprise sur le sens. Certaines dimensions sont intangibles, mais elles héritent toutes de la matérialité première du livre, qui est concret, fini et long.

On ne se défait pas du modèle d'une telle machine et de ses rutilantes potentialités. Les déplacements proposés par le numérique tablet, me semble-t-il, sur

⁹ Frédéric Kaplan, « How books will become machines », 2011, <http://fkaplan.wordpress.com/2011/08/23/how-books-will-become-machines/>)

¹⁰ Jeff Jarvis, « The storyteller strikes back », 2011, <http://www.buzzmachine.com/2011/06/17/the-storyteller-strikes-back/>

des fonctions distinctes du livre ; j'en explorerai ici trois qui me paraissent représentatives des expérimentations actuelles et indicatives du brouillage entre long et bref. D'emblée, en écho à l'encyclopédisme évoqué par Frédéric Kaplan, il faut mentionner la fonction diffractante du livre numérique. On observe un très grand émiettement du discours, qu'il soit savant ou littéraire. La montée d'outils pour blogger et micro-blogger (twitter) favorise une fragmentation, une diffraction du discours. En pareil contexte, les micro-unités textuelles viennent à s'accumuler ; les idées ne se développent pas, pour reprendre une distinction de Barthes, mais elles sont distribuées¹¹. Ce geste de l'accumulation et de la distribution n'est pas étranger au réagencement fortuit des textes ; Milad Doueïhi rappelle bien que « La nouvelle interactivité [...] se nourrit d'échanges, constitués essentiellement par la transmission et la circulation de fragments d'informations de tout genre insérés dans des contextes nouveaux et inattendus¹². » Certains en profitent pour prétendre à une mort de la pensée (comme Neil Gabler dans « The Elusive Big Idea¹³ » ou les propos sur la néfaste influence de Google sur les esprits, on l'a évoqué hier), mais d'autres, érudits, ramènent en mémoire des moments de notre histoire où cette pratique était au cœur de la culture. Robert Darnton, évoquant les recueils de citations dans son *Apologie du livre*, et Roger Chartier, à propos des écrits démembrés et réassemblés mentionnés hier, illustrent que le jeu d'emprunt et de mise en recueil, que la pratique anthologique est au fondement

¹¹ Roland Barthes, « Littérature et discontinu », dans *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, 175-187.

¹² Milad Doueïhi, « La renaissance du lecteur », Séminaire « Métamorphoses du livre et de la lecture à l'heure du numérique », 2010, <http://eduscol.education.fr/pid25134/seminaire-metamorphoses-du-livre-et-de-la-lecture.html>

¹³ Neil Gabler, « The Elusive Big Idea », *New York Times*, 14 août 2011, <http://www.nytimes.com/2011/08/14/opinion/sunday/the-elusive-big-idea.html>

de la culture imprimée. La diffraction textuelle observable en culture numérique n'en est guère éloignée; ainsi en est-il, sur un autre plan, de l'immense intérêt actuel pour la *curation*, pour ces modalités de sélection et de diffusion d'articles, de sites autour d'un sujet donné (ce que permettent des outils comme Scoop.it ou Paper.li).

À cette fonction diffractante du livre numérique est intimement liée une fonction relationnelle. Sa manifestation la plus visible est certainement celle de l'effacement de l'autorité à travers une prolifération de dispositifs péritextuels : multiplication des notations marginales, co-autorité des textes à la façon des wiki, collaboration dans l'écriture — tout ce qui relève en fait de la sociabilité du texte et du livre. Néanmoins, la fonction relationnelle s'exprime également en amont de cette mise en circulation. C'est dans la dynamique d'écriture, ancrée dans le web, que l'on peut l'observer. Si d'emblée un mouvement de diffraction fait en sorte que le texte est modelé dans des formats plutôt restreints, brefs ou de longueur intermédiaire, un mouvement inverse le contrebalance. Pour prendre l'exemple des carnets web (qu'ils soient littéraires ou scientifiques), on peut y voir une mise en réseau qui se trame au fil même de l'écriture.

Avec la publication blog, rythmée et indexée selon le jour de publication du billet, et nos propres usages de consultation quotidienne de nos agrégateurs, nous lisons chaque page web comme une histoire complète. Pourtant (et ce mouvement tend à s'intensifier), la plupart des blogs proposent des séries, des ensembles construits, appellent à découvrir rétrospectivement ces ensembles de façon continue. De ce point de vue, ce qu'on nomme « livre numérique » pourrait n'être que cette construction rétrospective d'une écriture fragmentée (FBon, *Après le livre*, p. 154-155)

L'écriture numérique n'est pas que pur émiettement ; elle est aussi, en acte, de façon conjointe, le travail d'écriture fragmentaire, de sélection et d'extraction, puis d'anthologisation et de réécriture d'une matière textuelle, tant la sienne que celle qui se

trouve dans un réseau immédiat. En dépassant la seule lubie hypertextualisante (qui est une technique plus qu'une fonction), le geste de mise en relation donne une portée distincte aux textes, qu'importe leur ampleur relative.

Une troisième fonction paraît caractériser le discours en contexte numérique. Arrimée à un paramètre temporel, elle s'inscrit toutefois dans l'espace comme territoire à investir. La fonction progressive du livre numérique pousse plus loin un point aveugle du livre papier. C'est le principe de la fixité de l'œuvre qui est mis à mal, en raison de son caractère illusoire : cette fixité, c'est bien celle d'un état donné du texte, le temps d'une impression, jusqu'à une nouvelle édition qui fasse bouger, subtilement ou massivement, le grain du texte. Partant de cette idée, François Bon signale avec justesse que le contexte numérique ne fait qu'accélérer ce même processus¹⁴, au point d'inverser, pourrait-on suggérer, le rapport entre états du texte et ses modifications. Je m'explique : alors que les états étaient jusqu'à maintenant les plus saillants (la consultation de l'édition X, en attendant d'avoir accès à une éventuelle version Y), l'écriture numérique tend plutôt à mettre en valeur le mouvement, les déplacements, les ajouts et ratures. Nous avons là une réelle incarnation de l'idée du *work in progress* — le caractère inarrêtable de l'œuvre, son expansion infinie, son refus de l'archive parce qu'il n'y a pas d'état antérieur mais uniquement un état courant en mouvance. Noyer, Gallezot, Ertzscheid et Chartron ont signalé à quel point le domaine scientifique met en scène ce caractère continu de la recherche, notamment par la mise à disposition des traces du processus de la science. La dimension progressive s'affirme, mais bouscule à la fois les usages institués :

¹⁴ François Bon, *Après le livre*, p. 319.

face à une exhibition de plus en plus forte des dimensions processuelles et collectives des textualités scientifiques à travers la mise en mémoire d'un nombre croissant de traces produites par les chercheurs, l'édition scientifique doit repenser la manière dont elle a fondé son efficacité et sa légitimité sur une sélection relativement simple d'objets éditoriaux finis comme hypostases des savoirs scientifiques, comme effacement relatif (du processus de production scientifique lui-même, comme expression de l'imaginaire égalitaire de la redistribution des savoirs)¹⁵.

Du point de vue scientifique, c'est un phénomène de brouillage du rôle de l'éditeur qui se manifeste avec force — Pierre Mounier parle plutôt de désintermédiation¹⁶, signalant ainsi les bouleversements dans les processus de validation, de diffusion et de pérennisation du savoir scientifique, habituellement pris en charge par les éditeurs et les directions de revues. On s'en doute, l'effet de cette fonction progressive est ressenti aussi fortement, sinon davantage, en contexte littéraire, où la sanction éditoriale tend à s'effriter au profit d'une montée en puissance de la seule autorité de l'auteur (et avec toutes les angoisses associées à ce phénomène, question que je laisse à d'autres). Je ne voudrais pas clore ce point sans faire état de la nostalgie que peut susciter la fonction progressive, à savoir l'appel à une certaine forme d'oubli (ce qui n'est pas sans rappeler l'entrée en matière de Louise Merzeau hier) — Karl Dubost, parlant de son carnet en ligne (blog), l'exprime très bien : « J'ai toujours cette idée que mon carnet devrait perdre des mots en fonction de l'âge de la page ; comme un papier qui se désagrège, les textes seraient de moins en moins accessibles¹⁷ ».

¹⁵ Jean-Max Noyer, Gabriel Gallezot, Olivier Ertzscheid et Ghislaine Chartron, « De la numérisation des revues à leur déconstruction numérique », 2007, http://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00288310/fr/

¹⁶ Pierre Mounier, « L'édition en ligne : un nouvel eldorado pour les sciences humaines ? », dans Marin Dacos (dir.), *Read/Write Book*, 2010, <http://cleo.revues.org/169>

¹⁷ Karl Dubost, « La compréhension du temps dans les interfaces », *Le carnet web de La Grange*, 2010, <http://la-grange.net/2010/02/07/interface-age> (cité par FBon, *Après le livre*)

Ces trois fonctions du livre numérique, diffractante, relationnelle et progressive, ne sont pas des types, des classes, mais des potentialités (qui ne sont pas mutuellement exclusives). Elles trouvent à s'incarner dans différentes pratiques, déplaçant les attentes habituelles des discours littéraire et scientifique. L'exemple du site littéraire, considéré comme pratique singulière, illustre bien un déplacement des balises conventionnelles du livre. Présenté comme un lieu d'inscription fédérateur du geste littéraire d'un créateur, le site constitue la matrice principale de l'œuvre, remplaçant le carnet ou les paperoles éparses au profit d'une écriture quotidienne ou régulière, immédiatement entée sur le dehors, instantanément partagée sur le réseau. La totalisation associée au livre, traditionnellement, est ici transposée à un ensemble, souvent balisé par un nom de domaine, qui remplace la matérialité de la reliure du livre. La vision qui guide cette pratique est celle d'un dépassement de l'unité livre :

C'est que le site, peut-être, est déjà tout cela, livre – et davantage qu'un livre augmenté, un livre qui l'excède : tiers livre en ce qu'il le contient, le réalise, et le déplace plus loin –, somme de pages, recueil et anthologie permanente (poezibao), carnets, livre à côté du livre qui finit par remplacer dans sa fiction d'écriture, l'écriture qu'il appelle – tout cela qu'il vient dépasser rejoignant par là cette dynamique propre de l'espace littéraire¹⁸.

Et cette vision conduit à développer diverses logiques, mais convergent souvent vers les notions d'archive et de banque de données :

plusieurs œuvres d'écrivains actuels s'élaborent dans un double mouvement de diffraction des contenus et d'accumulation archivistique, mouvement qui vient ainsi estomper l'identité propre de chacun des projets littéraires et artistiques au profit d'une saisie stratifiée et réticulée d'une œuvre-archive profondément mosaïquée [...] La notion d'œuvre, corollairement, est passée à l'estompe: en tissant une disparate d'éléments, une production diffractée, ces sites constituent

¹⁸ Arnaud Maïsetti, « Sites et espaces littéraires », dans *Sites & écritures*, publie.net, 2011, <http://www.publie.net/fr/ebook/9782814504783/sites-écritures>, p. 8.

des œuvres plus dynamiques que toute production imprimée, mais surtout se démarquent par l'absence de finitude et d'horizon déterminé¹⁹.

Si Arnaud Maïsetti insiste sur la désincarnation de cet espace, perçu sémantiquement plutôt que topologiquement (Maïsetti, 26-27), François Bon rappelle pour sa part que le site ne se donne jamais en entier, qu'il n'est lisible et qu'il n'est forme qu'en tant que mouvement, circulation, navigation (FBon, *Après le livre*, 319). L'écriture diffractée, mise en relation par les hasards et les choix d'organisation constamment révisés dans le site, affiche son caractère progressif par sa transformation et son augmentation quotidienne ou périodique.

On pourrait voir dans les blogues scientifiques, que certains d'entre nous tenons ou que l'on observe dans une pépinière comme Hypotheses.org du CLÉO, l'équivalent savant des sites littéraires. Zone d'exploration, traces des recherches en cours et même terrain de mise à l'épreuve des intuitions, les blogs/carnets scientifiques suscitent un discours diffracté, pourtant a priori contradictoire avec la pensée construite du discours savant (particulièrement en sciences humaines), au profit d'une heuristique qui conjugue la collaboration potentielle des lecteurs, les parallèles que la catégorisation des articles établira plus ou moins fortuitement et, pourquoi pas, la fameuse sérendipité associée au web. Noyer *et alii* voient dans ces pratiques numériques de la recherche un terreau complémentaire au travail du chercheur :

Il s'agit encore de permettre l'établissement de chemins pertinents, de connexions, entre les hétérogènes documentaires, des fragments et des formes courtes les plus labiles aux textes stabilisés et sanctifiés en passant par les « working papers », les corpus de données quelconques... qui sont convoqués au cours du travail de recherche, de lectures-écritures.

¹⁹ René Audet et Simon Brousseau, « Pour une poétique de la diffraction de l'œuvre littéraire numérique : l'archive, le texte et l'œuvre à l'estompe », *Protée*, 39 / 1 (2011), p. 9-22.

Connexions, d'une part, et ouverture à la critique, d'autre part : le blogging scientifique s'accapare une part des échanges attendus des colloques et autres rencontres, moments de discussion parfois rendus rarissimes en raison de l'hyperspécialisation des recherches et l'ouverture à l'international des communautés scientifiques.

Cette nouvelle mise en forme du discours scientifique est néanmoins périphérique. Dans une logique plus typiquement éditoriale, quelles innovations peut-on voir poindre ? Noyer *et alii* demeurent très sceptiques quant aux avancées du discours savant sur ce plan. Ils notent évidemment une incroyable croissance de l'accessibilité du savoir (à travers des projets de numérisation de revues, des moteurs spécialisés et des archives ouvertes), mais « la diversité, l'inventivité des formes éditoriales semble en reste ». Peut-être quelques hypothèses émergent-elles — pensons à l'idée de monographie sous forme pyramidale que présente Robert Darnton à la fin de son récent ouvrage — mais elles restent rares et doivent encore être mises à l'épreuve. Le récent battage d'Elsevier qui prétend avoir réinventé l'article scientifique (« the article of the future²⁰ ») est d'un risible pathétique : prétendre à la nouveauté de l'intégration d'images et de graphiques dans des textes scientifiques accuse le sévère retard des éditeurs scientifiques — par rapport aux possibilités actuelles du web, c'est un décalage de près de 10 ans...

Quelles pourraient être les lignes directrices d'une innovation éditoriale, pour la science et la littérature ? Je contribuerai à cette réflexion par le rappel d'une opposition (pas tout à fait nette en termes techniques, mais dont l'image est éclairante), soit l'opposition entre le livre et le web. Le livre incarne un idéal de staticité (et de

²⁰ <http://www.articleofthefuture.com/>

pérennité), modèle qui pêche en retour par son manque de flexibilité. Par opposition, le web autorise une fluidité, un potentiel de transformation qui pourrait être mis à profit dans des formes discursives littéraires ou scientifiques. On l'associe actuellement à la possibilité de mobilisation et de rééditorialisation de contenus, depuis les feuilles de style personnalisées chez certains utilisateurs ou, sur un autre plan, les fils RSS qui incarnent l'idée même de flux qu'il faut consulter dans divers agrégateurs, jusqu'aux plateformes comme Flipboard sur iPad qui inscrivent les contenus dans une interface spécifique. Pour les discours qui nous intéressent, cette fluidité rappelle la nécessité de mobiliser la dimension computationnelle du texte numérique :

Alors que le livre imprimé emprisonne la création intellectuelle dans une forme scellée, le livre électronique l'insère au contraire dans un environnement opératoire fluide, non figé, qui lui assigne ou qui engendre sur elle des fonctions transformatrices aux résultats variés. Dans ce nouveau contexte, le travail d'édition ne consiste pas à attribuer une forme à la création, mais à la faire fonctionner au sein de programmes transformationnels²¹.

Programmes transformationnels, fluidité du texte : il y a ici une quête de mouvement, de déplacement même des discours qui participe de la logique de réseau associée au numérique. Plus encore, c'est à l'idée de déportation des contenus que nous sommes confrontés : c'est là la gestion à la volée de la mise en forme associée à tous les outils fondés sur la variation des feuilles de style, possible par la séparation de la forme et du contenu typique du web 2.0. On pourrait mobiliser, pour raffiner l'approche, la piste ouverte par Craig Mod, qui distingue les *formless contents* et les *definite contents*²² — pour le

²¹ Pierre Mounier, « Le livre et les trois dimensions du cyberspace », dans Marin Dacos (dir.), *Read/Write Book*, 2010, <http://cleo.revues.org/179>

²² Craig Mod, « Books in the age of the iPad », mars 2010, http://craigmod.com/journal/ipad_and_books/

placer simplement : les contenus où la mise en forme textuelle reste minimale et les contenus (plus tabulaires) où la disposition spatiale joue un rôle plus déterminant.

Malgré ces contraintes, ce qui émerge, c'est la réinvention constante du cadre de publication, de ses paramètres et de ses balises. Qu'on l'interprète comme une fluidité ou comme une forme d'interopérabilité (pour reprendre la terminologie des archives numériques), cette mobilité du cadre éditorial doit être pensée en fonction du rôle qu'elle joue. Les formes normées du monde papier permettent aux lecteurs d'évaluer, de sémantiser le livre — le papier bible, le format Actes sud, les polices utilisées par Gallimard sont des éléments de reconnaissance. Par contraste, les formes empruntées par le livre numérique tendent plutôt à être des facteurs de singularisation (du moins pour l'instant). Des plateformes, des logiciels standardisent certes une part du discours, mais n'interviennent qu'indirectement dans le travail triplement défini il y a quelques minutes — diffraction, relation, progressivité. Dans ce contexte, les formes actuelles du livre et de l'article, du long et du bref ne sont pas menacées à court terme, en ce qu'elles continuent de répondre à un besoin (et à une habitude). Néanmoins, on observe de plus en plus un investissement d'un moyen terme, d'une longueur intermédiaire de textes, et surtout un investissement des modes d'agencement des composants du discours (les trois fonctions évoquées) qui brouilleront peu à peu l'opposition trop nette entre long et bref.

Les incidences sur l'écrit de cette bascule numérique sont palpables. La question générale de la fonction de l'écrit est en jeu. L'exemple de la réflexion de Jeff Jarvis sur les articles de journaux est indicative : qu'est-ce qu'informer aujourd'hui, pour un

journal, en regard des moyens informationnels du web ? Jarvis prône une spécialisation des articles, où la simple relation des faits serait abandonnée au profit d'articles de fond, expliquant, contextualisant, historicisant l'événement. Le numérique a bouleversé l'économie discursive du journal, et ces réajustements sont, de son point de vue, rendus nécessaires. Qu'en est-il du livre littéraire et de la prose scientifique ? Le passage à l'écrit de ces discours participe-t-il toujours d'une logique du patrimoine, pour une part assurance de pérennité, pour une autre part transmission culturelle, comme l'a déjà dit Roger Chartier ? Daniel Caron s'en préoccupe avec raison, puisque la stabilité des discours est à ce point compromise qu'il est difficile de les saisir autrement que par certaines de leurs occurrences, jugées pertinentes ou représentatives. De toutes les façons que l'on aborde la question de l'écrit et du texte, on se trouve à attester de son effritement. Il ne s'agit pas selon moi d'un retour à une oralité, mais bien de la fragilisation de la permanence de l'écrit. On le note par le caractère temporaire des états du texte (ou par sa dimension constamment renouvelée). On en prend conscience par la création non pas de textes longs et développés, mais de constellations textuelles. Milad Doueïhi parle bien d'une tendance anthologique aujourd'hui, qui illustre le travail de mise en recueil traversant l'écriture numérique. Mais ces constellations ne sont pas sans précariser l'identité des textes. Cette identité est dispersée dans le temps, alors que nous avons à en gérer la cohabitation d'états successifs. Cette identité est également difficile à cerner : parle-t-on d'une page, d'un encadré, d'un pop-up, d'une colonne à l'intérieur d'une mise en page complexe ? En témoigne, et c'est là le point d'orgue de ma réflexion, la pourtant banale question du référencement de ces textes, qui semble ne pas vouloir être arrêtée : peut-on les citer par l'adresse générale du site ? par un renvoi vers

une page spécifique ? comment citer un passage dans un livre au format epub, sinon par la mention du numéro de paragraphe ? Et quelle version choisir : web, pdf ou epub ? en téléchargement ou en streaming ? version textuelle ou podcast de la conférence ? version initiale du texte ou sa 7^e révision ? western classique ou western spaghetti ? italics or quotes ?